

LES 2 SCÈNES  
SCÈNE  
NATIONALE  
DE BESANCON

# L'ÉTÉ DU CINÉMA FRANÇAIS

JUILLET - SEPTEMBRE 2018



CALENDRIER JUILLET - SEPTEMBRE 2018

# AU KURSAAL

## JUILLET

MA. 3	20H30	BARBARA	p.4
MA. 10	20H30	LA DOULEUR	p.5
MA. 17	20H30	GASPARD VA AU MARIAGE	p.6
MA. 24	20H30	JUSQU'À LA GARDE	p.7
MA. 31	20H30	TOUS LES RÊVES DU MONDE	p.10

## AOÛT

MA. 7	20H30	COMME DES ROIS	p.11
MA. 21	20H30	AVA	p.12
MA. 28	20H30	PETIT PAYSAN	p.13

## SEPTEMBRE

MA. 4	20H30	PLAIRE, AIMER ET COURIR VITE	p.14
ME. 5	20H30	LES GARÇONS SAUVAGES	p.15

### TARIFS 2017-2018

#### CINÉ À L'UNITÉ

Tarif plein	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €
Tarif vacances au cinéma	3 €

#### CARTE CINÉMA (10 PLACES)

Tarif plein	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €

\* Carte Famille nombreuse, COS de Besançon, abonnés du CDN, des 2 Scènes et plus de 60 ans.

\*\* Jeunes de moins de 26 ans, étudiants de moins de 30 ans, demandeurs d'emploi et cartes avantages jeunes.

Informations : 03 81 87 85 85

[www.les2scenes.fr](http://www.les2scenes.fr) - [cinema@les2scenes.fr](mailto:cinema@les2scenes.fr)

Licences d'entrepreneur de spectacles  
1-1061735 1-1061736 2-1061737 3-1061738  
Design graphique: Thomas Huot-Marchand  
Directrice de la publication: Anne Tanguy  
Rédaction: Jean-Michel Cretin  
Impression: Simon Graphic, Ornans  
Papier: Fedrigoni Arcoprint Milk 100g  
Couverture: Ava ©BAC films

Les 2 Scènes sont subventionnées par la Ville de Besançon, le ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles Bourgogne-Franche-Comté, la région Bourgogne-Franche-Comté, le département du Doubs et bénéficient du soutien de l'Onda, de la Sacem et du CNC.



Avec la participation du CLA, centre de linguistique appliqué.



# ÉDITO

L'été du cinéma français au Kursaal, c'est un programme de dix films sortis en salle ces douze derniers mois. Comme chaque année, la sélection que nous vous proposons est une invitation à retrouver quelques-uns des films que vous auriez aimé voir au moment de leur sortie et aussi à en découvrir d'autres, passés inaperçus ou disparus trop vite des écrans.

Un rendez-vous hebdomadaire, le mardi soir, pour partager un moment réjouissant.

Moment de retrouvailles avec des auteurs que l'on apprécie mais qui se font rares : c'est le cas de Laurence Ferreira Barbosa (*Tous les rêves du monde*), Xabi Molia (*Comme des rois*) ou encore Antony Cordier (*Gaspard va au mariage*). Plaisir de la découverte avec *Ava*, premier long métrage solaire et ambitieux de Léa Mysius, *Petit paysan*, d'Hubert Charuel, et *Jusqu'à la garde*, de Xavier Legrand, révélations de l'année pour ceux qui ne connaissaient pas leurs courts métrages.

Cette sélection de l'été sera aussi fortement marquée par des œuvres formellement audacieuses, à la mise en scène étourdissante ou virtuose. C'est le cas de *Barbara*, de Mathieu Amalric, décidément aussi doué comme acteur que comme réalisateur. C'est encore, *La Douleur*, sublime adaptation de Duras par Emmanuel Finkiel. Plus modeste, mais avec beaucoup de grâce et d'élégance, Christophe Honoré réussit à nous bouleverser avec *Plaire, aimer et courir vite*.

Et pour clore ce programme en septembre, comme sorti de nulle part sinon de l'imaginaire joyeux et débridé de son auteur, un film étrange et transgenre, le premier long métrage de Bertrand Mandico, *Les Garçons sauvages*.

Vivement l'été !

Les films seront présentés par l'équipe cinéma des 2 Scènes (Stéphanie Bunod, Marc Frelin, Jean-Michel Cretin) et Emma Prétot (scénariste, réalisatrice, intervenante pour les 2 Scènes).



MARDI 3 JUILLET À 20H30

## BARBARA

MATHIEU AMALRIC - 1H37, 2017

AVEC JEANNE BALIBAR, MATHIEU AMALRIC, VINCENT PEIRANI

**Une actrice va jouer Barbara, le tournage va commencer bientôt. Elle travaille son personnage, la voix, les chansons, les partitions, les gestes, le tricot, les scènes à apprendre, ça va, ça avance, ça grandit, ça l'envahit même. Le réalisateur aussi travaille, par ses rencontres, par les archives, la musique, il se laisse submerger, envahir comme elle, par elle.**

Mathieu Amalric signe un éblouissant portrait de l'extravagante Barbara sans tomber dans le piège du biopic parodique. Mieux : il se moque du genre avec une drôlerie et une insolence où l'on reconnaît bien la chanteuse bravache du *Bois de Saint-Amand*.

Jeanne Balibar, alias Brigitte, qui se joue d'avoir le troublant physique de son personnage iconique, est en effet engagée par le réalisateur Yves Zand (fils de la journaliste Nicole Zand, incarné par Mathieu Amalric...) pour un prétendu biopic consacré à la Dame Brune, lui-même inspiré du livre de Jacques Tournier, auquel l'écrivain des

*Vies minuscules*, Pierre Michon, prête ici son visage ombré et sa voix cuivrée. Inutile de préciser que le tournage ne se passe pas comme prévu et qu'il est vite chamboulé, irradié, dynamité par son trop grand et insaisissable sujet. C'est alors que, porté par une actrice virtuose, le film devient passionnant.

Mêlant, au point qu'on ne les distingue plus, Barbara et Balibar, les archives et les images de fiction, les chansons — *Chapeau bas, Amours incestueuses* — et les notices biographiques, le Châtelet et Google, le spectaculaire et l'intime, la satire et l'hommage, le rêve et la réalité, les trompe-l'œil et les mises en abyme, bouleversant toujours la chronologie, contournant l'émotion facile, *Barbara* est un film fou sur une artiste déraisonnable.

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Obs*



MARDI 10 JUILLET À 20H30

## LA DOULEUR

EMMANUEL FINKIEL - 2H06, 2018

AVEC MÉLANIE THIERRY, BENOÎT MAGIMEL, BENJAMIN BIOLAY  
D'APRÈS L'ŒUVRE DE MARGUERITE DURAS

**Juin 1944, la France est toujours sous l'Occupation allemande. L'écrivain Robert Antelme, figure majeure de la Résistance, est arrêté et déporté. Son épouse Marguerite, écrivain et résistante, est tiraillée par l'angoisse de ne pas avoir de ses nouvelles et sa liaison secrète avec son camarade Dyonis. Prête à tout pour retrouver son mari, elle se met à l'épreuve d'une relation ambiguë avec Rabier, un agent français de la Gestapo. La fin de la guerre et le retour des camps annoncent le début d'une insoutenable attente, une agonie lente et silencieuse au milieu du chaos de la Libération de Paris.**

*La Douleur* est sans doute le livre le plus « littéraire » de Marguerite Duras. Même si elle prétend l'avoir écrit dans une espèce de transe dont elle n'a pas le souvenir et ne l'avoir pas retouché. Même si elle dit qu'au regard de ce texte, « la littérature (lui) a fait honte ». Parce que, dans ce court récit sec et bouleversant, elle joue de l'autobiographie pure, la sienne, mêlée

à l'Histoire, celle de la Seconde Guerre mondiale, et fait bel et bien œuvre d'écrivain. Adapter cette œuvre majeure tenait du pari impossible, et pourtant Emmanuel Finkiel (*Voyages, Nulle part, terre promise, Je ne suis pas un salaud*) le tient. De bout en bout. Trahissant pour être fidèle, Finkiel coupe le texte et le ravaude, y ajoute ici une phrase, là un personnage (Rabier, appartient au deuxième texte du recueil *La Douleur*) et le résultat est remarquable. Jamais la reconstitution ne vient encombrer le fil ténu de ce voyage intérieur : une femme, en proie à l'angoisse, attend son mari. Peu à peu se dévoile l'épouvantable contradiction : la peur qu'il ne revienne pas côtoie la peur qu'il revienne...

Il y a quelque chose de miraculeux dans l'évidence avec laquelle la voix off de Marguerite/Mélanie Thierry accompagne les images, les précède parfois, mais ne les surligne jamais. Face à Benjamin Biolay, tout droit et amoureuxment protecteur, en ami/amant, face à Benoît Magimel, tout rond et dérangeant dans sa vile séduction, Mélanie Thierry est cette voix et ce corps, ce petit soldat arpenteant les rues, cette *mater dolorosa* se cognant aux murs. Elle est l'ambiguïté incarnée d'une femme jeune et belle en pleine vie, alors que tout autour d'elle n'est que ruine et deuil, elle est la férocité insupportable de cette *pasionaria* qui n'aime plus son homme, mais n'ose se l'avouer. Puissant et singulier, *La Douleur* est un immense film de cinéma et de littérature, un moment suspendu, à la fois glaçant et brûlant. Isabelle Danel, *Bande à Part*



MARDI 17 JUILLET À 20H30

## GASPARD VA AU MARIAGE

ANTONY CORDIER - 1H43, 2018

AVEC FÉLIX MOATI, LAETITIA DOSCH, CHRISTA THÉRET, GUILLAUME GOUX

**Après s'être tenu prudemment à l'écart pendant des années, Gaspard, 25 ans, doit renouer avec sa famille à l'annonce du mariage de son père. Accompagné de Laura, une fille fantasque qui accepte de jouer sa petite amie le temps du mariage, il se sent enfin prêt à remettre les pieds dans le zoo de ses parents et y retrouver les singes et les fauves qui l'ont vu grandir... Mais entre un père trop cavalier, un frère trop raisonnable et une sœur bien trop belle, il n'a pas conscience qu'il s'apprête à vivre les derniers jours de son enfance.**

Avec *Gaspard va au mariage*, hanté par toutes sortes de chimères, le réalisateur Antony Cordier accède à une drôlerie poétique absente de ses deux premiers longs métrages, *Douches froides* (2005) et *Happy Few* (2010).

Gaspard, incarné par Félix Moati, est un garçon d'aujourd'hui, encore libre comme l'air mais pas léger pour autant. Laetitia Dosch, la révélation du récent *Jeune femme*, aux accents imprévisibles et délicieusement énervants, permet au film

de quitter, dès les premières minutes, les rails du naturalisme. Sur place, la maison familiale, située au milieu du zoo, a tout d'un vieux coffre plein de jouets cassés. L'entreprise coule. Les frère et sœur restent englués dans leur enfance. Lui (Guillaume Goux) se dévoue entièrement à ce zoo qu'il a toujours connu. Elle (Christa Théret) aussi, en s'identifiant, qui plus est, à une ourse dont elle garde en permanence la fourrure sur elle, façon *Peau d'âne*... La proximité entre les hommes, les animaux et la nature, discrètement féérique, ou maléfique, renvoie sans cesse à l'univers des contes, transgressions incluses. De fait, chaque personnage se retrouve bientôt devant une frontière invisible, contraint à se métamorphoser. Et le film captera la dernière étreinte familiale avant la dispersion inévitable. Entre-temps, grâce à sa formidable troupe d'acteurs, Antony Cordier accumule assez d'humour, de sensualité et d'énergie pour que cet enterrement, qui ne dit pas son nom, reste une fête. Des plus réussies.

Louis Guichard, *Télérama*



MARDI 24 JUILLET À 20H30

## JUSQU'À LA GARDE

XAVIER LEGRAND - 1H33, 2018

AVEC DENIS MÉNOCHET, LÉA DRUCKER, THOMAS GIORIA

**Le couple Besson divorce. Pour protéger son fils d'un père qu'elle accuse de violences, Miriam en demande la garde exclusive. La juge en charge du dossier accorde une garde partagée au père qu'elle considère bafoué. Pris en otage entre ses parents, Julien va tout faire pour empêcher que le pire n'arrive.**

La violence est d'abord étouffée. C'est une tension palpable. Nous sommes dans le bureau de la juge. On sent que chaque mot compte. Il est question de la garde du fils, Julien, 11 ans, qui préfère rester chez sa mère. Son père, meurtri de ne pas le voir, demande la garde partagée. On en vient à douter. La juge elle-même semble tiraillée. Entrée saisissante. Par son réalisme et ses silences, son sens de la durée, la justesse tranchante des dialogues. Xavier Legrand poursuit avec ce film le propos entamé dans son court métrage, *Avant que de tout perdre*. Une femme (Léa Drucker, déjà) y cherchait à fuir, avec ses deux enfants, la violence de son mari. *Jusqu'à la garde* est une variation sur le même thème : la violence conjugale. Ce fléau — près de trois femmes en meurent chaque semaine, en France — est

rarement traité au cinéma : Xavier Legrand l'aborde sous l'angle de la peur. Les coups, il ne les montre pas. Mais ils restent une menace omniprésente. C'est un pur thriller, domestique et familial. Passé le moment d'incertitude lors de l'audience dans le bureau de la juge, il apparaît assez vite que le père est un danger. Oppresseur, impérieux, tortueux. Il fait de plus en plus pression sur Julien pour lui soutirer des informations, a même recours au chantage. L'enfant, sur le qui-vive, cherche à protéger sa mère tout en ayant peur lui aussi. Il est poignant, ce gamin, rendu extrêmement émouvant grâce au jeu de Thomas Gioria et par le regard que Xavier Legrand pose sur lui. Sur tous ses personnages, d'ailleurs, y compris le père, représenté comme un colosse malheureux : un grand enfant blessé, en rage, qui cogne sur sa propre impuissance. Denis Ménochet apporte ce qu'il faut d'humanité à ce rôle ingrat. Face à lui, Léa Drucker s'impose en femme dense, tétanisée parfois mais prête à parer, protectrice plus que victime, qui se cuirasse. Car c'est bien un combat qu'elle mène, face à une menace constante, un risque d'intrusion, d'invasion. D'emprise : ainsi, ce moment de suspension où le mari, anéanti, enlace sa femme, pour être consolé ou pour la broyer, on ne sait pas. Le malaise, l'anxiété, l'angoisse, la panique traversent la plupart des séquences de ce film épuré. Tout tend vers le piège, l'étau se resserre peu à peu, dans un crescendo absolument terrorisant. Et bouleversant. Jacques Morice, *Télérama*



*Plaire, aime et courir vite*



*La Douleur*



MARDI 31 JUILLET À 20H30

## TOUS LES RÊVES DU MONDE

LAURENCE FERREIRA BARBOSA - 1H48, 2017  
AVEC PAMÉLA RAMOS, ROSA DA COSTA, ANTONIO LIMA,  
MÉLANIE PEREIRA

**Paméla est une jeune portugaise de la deuxième génération née ici, en France. Empêtrée dans ses contradictions, ses échecs et l'amour absolu pour sa famille, elle se sent perdue et paraît incapable d'imaginer comment elle pourrait vivre sa vie... Surtout qu'elle n'aime que jouer du piano et patiner sur la glace. Elle va pourtant trouver son propre chemin entre France et Portugal.**

C'est avec un grand bonheur que l'on retrouve Laurence Ferreira Barbosa qui n'avait pas réalisé de films depuis 2008. À partir du principe énoncé dans son premier film selon lequel *Les Gens normaux n'ont rien d'exceptionnel*, elle décrit le quotidien d'une jeune portugaise de la deuxième génération mal à l'aise en France et au Portugal. Tirillée entre les traditions familiales pesantes et de fortes envies d'émancipation, Paméla hésite, gâmberge, renonce, pour finir par s'enliser dans un surplace qui la laisse terriblement insatisfaite. Mais sous l'influence de Claudia, son amie d'enfance, elle va trouver

sa voie, un cheminement chaotique qui saura déjouer tous les clichés et les attendus d'une adolescence coincée entre deux cultures. Paméla aborde le monde avec des envies, elle sait le mettre à distance de manière originale sans effronterie. D'une écriture élégante, *Tous les rêves du monde* s'épanouit dans la description d'une routine douceâtre composée d'allers-retours ritualisés qui nous font partager l'intimité erratique de cette âme fantasque. Paméla est un peu ronde mais ce n'est pas un sujet. Sa mère est une gardienne des us et coutumes mais sa tendresse sait assouplir la règle. Modeste, la mise en scène se focalise sur les personnages sans jamais en faire trop. Laurence Ferreira Barbosa signe un très beau film, simple et lumineux, offrant au cinéma le visage d'une actrice très prometteuse, Paméla Ramos.

Vincent Thabourey, *Positif*



MARDI 7 AOÛT À 20H30

## COMME DES ROIS

XABI MOLIA - 1H38, 2017  
AVEC KAD MERAD, KACEY MOTTET KLEIN, SYLVIE TESTUD

**Joseph ne parvient pas à joindre les deux bouts. Sa petite entreprise d'escroquerie au porte-à-porte, dans laquelle il a embarqué son fils Micka, est sous pression depuis que le propriétaire de l'appartement où vit toute sa famille a choisi la manière forte pour récupérer les loyers en retard. Joseph a plus que jamais besoin de son fils, mais Micka rêve en secret d'une autre vie. Loin des arnaques, loin de son père...**

Pour Joseph, l'arnaque est une sorte d'artisanat familial. Son fils Micka, tout juste majeur, n'a pas le choix. Il est sommé de participer, d'apprendre le savoir-faire, les risques et les ficelles du business, des ventes douteuses au porte-à-porte avec abus de confiance et autres menus larcins. Mais à l'heure d'Internet et de la crise économique, la débrouille d'autrefois ne paie plus. La petite « entreprise » périclité. Joseph, qui fait vivre toute la tribu, grand-mère comprise, est criblé de dettes. Il est toujours plus tendu, plus exigeant, tandis que Micka rêve d'ailleurs, de Paris, et d'un autre art du mensonge: le métier d'acteur.

Xabi Molia — dont on avait aimé *Les Conquérants* et *8 fois debout* — nous immerge dans l'ordinaire bétonné et frissonnant d'un coin de banlieue, avec ses tours, ses entrepôts, ses pavillons. Un monde géométrique et morose qui contraste avec l'humanité de ses personnages. Il tisse et détricote les liens entre un père à bout d'expédients et son fils à bout de patience, entre la transmission et l'emprise, entre l'amour inconditionnel et la nécessité. Rien n'est tragique, ni simple, tout est irrigué par l'énergie des plans-séquences, véritables ballets du quotidien. Du portrait de famille (dont Sylvie Testud en épouse solide de Joseph) à celui d'un quartier rongé par la précarité, le cinéaste sait trouver l'équilibre entre noirceur et chaleur, entre une fine observation de la réalité sociale et la complexité de ses héros. Kad Merad, tout en énergie et en anxiété rentrée, figure paternelle à la fois touchante et ambiguë, trouve en Joseph l'un de ses grands rôles. Quant à son partenaire, Kacey Mottet Klein, grand jeune homme sensible, il est si habité, si convaincant, qu'il nous offre un véritable film dans le film avec son propre récit d'apprentissage.

Cécile Mury, *Télérama*



MARDI 21 AOÛT À 20H30

## AVA

LÉA MYSIUS - 1H45, 2017

AVEC NOÉE ABITA, LAURE CALAMY, JUAN CANO

**Ava, 13 ans, est en vacances au bord de l'océan quand elle apprend qu'elle va perdre la vue plus vite que prévu. Sa mère décide de faire comme si de rien n'était pour passer le plus bel été de leur vie. Ava affronte le problème à sa manière. Elle vole un grand chien noir qui appartient à un jeune homme en fuite...**

Un premier film pour décrire, le temps d'un été, les premiers émois d'une adolescente : *a priori*, Ava a des airs de déjà-vu. Et pourtant, Léa Mysius (coscénariste des *Fantômes d'Ismaël* d'Arnaud Desplechin et remarquée pour ses courts métrages) parvient, dès le premier plan, à imposer un style d'une singularité rare : une plage gorgée de couleurs, livrée aux touristes entre lesquels circule un mystérieux chien noir. Et la réalisatrice ne cesse, par la suite, de démontrer l'originalité et l'audace de sa mise en scène. D'abord parce qu'elle jette le trouble en choisissant une très jeune interprète, Noée Abita, dont elle révèle, derrière le visage poupin et le regard mutin, la femme en devenir. Ensuite parce que, débarrassant son conte initiatique de tout

sentimentalisme, elle imprime à son récit une forme d'urgence cruelle, guidée par la cécité progressive de son héroïne. Avant que le noir ne l'envahisse, Ava veut — et doit — voir/vivre. Dès lors, les étapes qui pourraient apparaître comme de simples passages obligés propres à tout récit d'apprentissage (conscience de soi, découverte de la sexualité, émancipation) prennent un sens dramatique, portées par une pulsion aussi vitale que désespérée. À travers le regard intense d'Ava, les images du film se laissent ainsi envahir par une douceur crue qui intensifie à la fois les ombres et les couleurs. Pari réussi de Léa Mysius : filmer l'aube de son héroïne comme une ode crépusculaire. Si Ava n'est pas sans maladresses — cherchant, comme tout premier long métrage, autant à dire qu'à prouver —, il n'en signe pas moins l'acte de naissance d'une réalisatrice à suivre de très près. La rédaction, *Les Fiches du cinéma*



MARDI 28 AOÛT À 20H30

## PETIT PAYSAN

HUBERT CHARUEL - 1H30, 2017

AVEC SWANN ARLAUD, SARA GIRAudeau, BOULI LANNERS

**Pierre, la trentaine, est éleveur de vaches laitières. Sa vie s'organise autour de sa ferme, sa sœur vétérinaire et ses parents dont il a repris l'exploitation. Alors que les premiers cas d'une épidémie se déclarent en France, Pierre découvre que l'une de ses bêtes est infectée. Il ne peut se résoudre à perdre ses vaches. Il n'a rien d'autre et ira jusqu'au bout pour les sauver.**

Hubert Charuel, lui-même fils d'éleveur, mais qui préféra finalement la Fémis à la ferme familiale, signe un premier long métrage enthousiasmant sur un sujet qu'il connaît, donc, intimement. On est d'abord frappé par la capacité du jeune réalisateur à convertir son matériau documentaire — des difficultés économiques aux lois sanitaires, jusqu'à la question épineuse de la robotisation de la traite — en fiction passionnante. Mais, en plus, son film échappe vite au naturalisme et tourne au thriller existentiel. Ce cinéma de genre est d'ailleurs annoncé dès la séquence d'ouverture, superbement onirique : Pierre se fraye difficilement un chemin dans sa chambre et sa cuisine, au milieu des vaches. Cet homme seul, ce résistant obsessionnel, se mue en héros de polar paranoïaque et fait disparaître, la nuit, le cadavre d'un ruminant, bien plus difficile à enterrer que celui d'un homme chez Scorsese... Face à Sara Giraudeau, remarquable de subtilité, Swann Arlaud est impressionnant : comme habitué, avec son corps frêle et son visage en lame de couteau, il devient l'incarnation d'un sacerdoce qui peut virer à l'enfer. Guillemette Odicino, *Télérama*



MARDI 4 SEPTEMBRE À 20H30

## PLAIRE, AIMER ET COURIR VITE

CHRISTOPHE HONORÉ - 2012, 2018

AVEC VINCENT LACOSTE, PIERRE DELADONCHAMPS, DENIS PODALYDÈS

**1990. Arthur a vingt ans et il est étudiant à Rennes. Sa vie bascule le jour où il rencontre Jacques, un écrivain qui habite à Paris avec son jeune fils. Le temps d'un été, Arthur et Jacques vont se plaire et s'aimer. Mais cet amour, Jacques sait qu'il faut le vivre vite.**

Voici un an, *120 battements par minute*, de Robin Campillo, faisait sensation. Film-jalon dans l'histoire de la représentation du sida, embrassant tout à la fois la dimension intime et collective, sentimentale et sociétale, son envergure pouvait *a priori* décourager les tentatives de s'aventurer aussi vite à sa suite. C'est ce qu'a pourtant fait Christophe Honoré qui a l'élégance de remporter haut la main son pari avec ce nouveau film, *Plaire, aimer et courir vite*. Foulant de prime abord le même territoire — des hommes qui s'aiment à l'ombre encore fatale du sida dans le Paris des années 1990 —, il se

cantonne, quant à lui, à la sphère intimiste, dans une mise en scène délicate, enlevée et élégiaque qui en fait un beau et touchant mélodrame. Renouant avec la veine urbaine et impressionniste de *Dans Paris* (2006) et des *Chansons d'amour* (2007), l'histoire réunit Jacques (Pierre Deladonchamps) et Arthur (Vincent Lacoste). L'idée de leur rencontre, qui réunit un départ et un adieu dans l'ordre de l'expérience sensible, déjà séduisante sur le papier, s'enrichit de la grâce et aussi bien de l'embarras que les acteurs apportent à leur incarnation. Deladonchamps, repiqué par un désir qu'il craint de satisfaire, tout en retenue, comme nimbé de brume, apprêté silencieusement au grand départ. Lacoste, joueur et fringant, mais engoncé dans son inexpérience, hésitant à poser ses attitudes. Le titre du film, bien enlevé, ne ment pas. Une pléiade de personnages secondaires, astéroïdes frôlant le couple, tiennent leur trajectoire et leur rang, à commencer par Denis Podalydès en vieil amant devenu meilleur ami, vigie drôle et bienveillante sur la pente fatale où Jacques, ravivé par une nouvelle passion, s'efforce de ne pas sombrer. Jusqu'à ce que, rapporté à l'économie flambante du désir et à la mort qui l'accompagne comme son ombre, le renoncement apparaisse, peut-être, comme le plus grand geste d'amour. Jacques Mandelbaum, *Le Monde*



MERCREDI 5 SEPTEMBRE À 20H30

## LES GARÇONS SAUVAGES

BERTRAND MANDICO - 1H50, 2018

AVEC PAULINE LORILLARD, VIMALA PONS, DIANE ROUXEL

**Début du vingtième siècle, cinq adolescents de bonne famille épris de liberté commettent un crime sauvage. Ils sont repris en main par le Capitaine, le temps d'une croisière répressive sur un voilier. Les garçons se mutinent. Ils échouent sur une île sauvage où se mêlent plaisir et végétation luxuriante. La métamorphose peut commencer...**

Noir et blanc luisant, personnages romanesques, imaginaire foisonnant de fantasmagorie : *Les Garçons sauvages* s'annonce d'emblée comme différent. Amateurs de collages et d'assemblages, de rêves éveillés et de poésie vénéneuse, ce film est pour vous... Bertrand Mandico est ce doux ostrogoth qui signe, depuis une quinzaine d'années, des courts ou moyens métrages baroques et expérimentaux (*Boro in the box*). Dans son premier long, il filme une aventure iconoclaste mais jamais tout à fait sérieuse, sur l'océan et sur une île mystérieuse. Nourri d'influences multiples (de Robert L. Stevenson à *La Nuit du chasseur*, de Charles

Laughton), il célèbre le tohu-bohu des genres, le flux et le reflux des sensations et des sentiments, la transformation des humains, de la faune et de la flore... Malaise et plaisir vont de pair. Le meilleur, le plus original tient sans doute à la sensualité aussi perverse que taquine que dégage la moindre image. Dans cet univers moite, tout est érotique : les « fruits âcres et poilus », la jungle odorante, la pluie violente et caressante, la nuit et la lune, les looks, la musique (de Nina Hagen à Tchaïkovski)... Érotique et diablement équivoque : ce sont des filles aux cheveux courts qui interprètent les jolis garçons. Lesquels, un moment, se métamorphosent... Jacques Morice, *Télérama*

SUIVI D'UN ENTRETIEN FILMÉ AVEC LE RÉALISATEUR



# AU KURSAAL

Place du Théâtre - 25000 Besançon

Renseignements : 03 81 87 85 85

[cinema@les2scenes.fr](mailto:cinema@les2scenes.fr)

[www.les2scenes.fr](http://www.les2scenes.fr)

